

LA BELLE PARLEUSE



L'Association *La belle Inutile*

présente

LA BELLE PARLEUSE

D'après *Portrait d'une dame*

(Fiction d'après les paroles de Marie-Hélène Dhénin)

D'Alain Frontier

Prologue et épilogue de Christian Prigent

Adaptation, scénographie et mise en scène de Vanda Benes

Musique de Paul Gasnier

Interprétation par Vanda Benes et Christian Prigent



Le livre

« *Portrait d'une dame* est un livre fait des bribes prélevées au jour le jour par l'auteur dans le flux des paroles réellement prononcées par sa compagne. Chaque bribe est datée et minutée. Il en résulte un "portrait" tantôt émouvant, tantôt drolatique de la dame et de son quotidien. »

Christian Prigent

Le principe

« Je veux parler du principe sur lequel repose l'idée même du *Portrait* : Marie-Hélène Dhénin, le modèle a parlé naturellement ; mon travail a consisté à noter par écrit ses paroles, c'est-à-dire, non seulement à les pérenniser (alors qu'elles étaient destinées à disparaître une fois prononcées), mais aussi, d'une certaine façon à les appauvrir (puisqu'elles ne sont plus qu'écrites, coupées de leur actualité et de la vie du modèle, et privées de leur sonorité.) Mon travail s'arrête là. À partir du moment où le texte ainsi produit a été publié, il m'échappe nécessairement. »

Alain Frontier

L'Association *La belle Inutile*

Installée à Saint-Brieuc (Côtes d'Armor), à la Station VasteMonde, lieu de pratiques artistiques contemporaines, *La belle Inutile* développe les projets et spectacles de ses créateurs, la comédienne Vanda Benes et l'écrivain Christian Prigent.

Associée à La Passerelle, scène nationale de Saint-Brieuc, Vanda Benes y a monté ses deux premiers projets : *AranMor* d'après John Millington Synge et *Peep-Show* sur un texte de Christian Prigent.

La belle Parleuse est le troisième spectacle de l'association qui explore le texte d'Alain Frontier depuis trois ans au sein d'un collectif de travail réunissant des interprètes non professionnelles.

Tournée vers la poésie et la littérature contemporaine, *La belle Inutile* diffuse en France et à l'étranger les lectures-performances que donne Christian Prigent accompagné de Vanda Benes.

Le projet

Notre projet propose la mise en scène d'un certain nombre de séquences de l'ouvrage d'Alain Frontier, *Portrait d'une Dame, Fiction d'après les paroles de Marie-Hélène Dhénin* publié dans une version partielle de 140 pages aux éditions de la revue TXT en 1987, puis, intégralement, chez Al Dante, en 2005.

Dans *Portrait d'une dame*, Alain Frontier a rassemblé des centaines de phrases prononcées au jour le jour par sa compagne Marie-Hélène Dhénin, photographe. Ces

phrases ont été saisies au vol par lui et consignées, au cours de divers voyages, dans de petits carnets (de son côté, Marie-Hélène Dhénin photographiait fréquemment Alain Frontier en train de noter ses paroles — certaines de ces photos sont publiées dans le livre.)

Chaque phrase, isolée du contexte où elle fut dite, est donnée telle quelle, précédée simplement de la date et de l'heure de son émission. Il s'agit donc d'un texte intégralement *cité*. Sa radicalité réside dans la violence douce du rapt des paroles, dans l'alignement des bribes arrachées au flux de la conversation. C'est quelque part entre le *ready-made* et le *cut-up* in vivo. Il s'agit en tout cas, au bout du compte, de tranches de langues plutôt que de tranches de vie. La transcription vole à la langue une autre langue qui en tire, du coup, le portrait : l'écriture, toute *crachée*.

Le texte est mis en voix par la comédienne Vanda Benes, qui occupe l'espace de jeu et y déambule. L'écrivain Christian Prigent joue le rôle (muet) de... l'écrivain, affairé dans un coin à noter les paroles du "modèle". Plus que de "théâtre" à proprement parler, il s'agit de quelque chose comme d'une "performance", voire d'une "installation" redéployant scéniquement le dispositif du livre.

Un prologue en vers cadencés (alexandrins de mirliton) fait fronton ou vestibule avant les épisodes, ou scènes. De même l'action se termine par un épilogue en vers (plus rapides : décasyllabes). On a voulu y raidir le texte dans une forme mécaniquement rythmée. Ces vers indiquent qu'on est dans une sorte de comédie musicale à la fois fantomatique et comique. Sans chansons ni danses, mais avec les rituelles unités de temps, de lieu et d'action : une *journée* recomposée dans le *site* d'un carnet de notes et l'homogénéité d'un *flux* de paroles. Deux interprètes : la parleuse, l'homme au carnet. Et le carnet lui-même, qui recèle la langue, comme trou silencieux du souffleur.

Christian Prigent



Le spectacle

En 1911, Matisse a peint une *Conversation*. On y voit un monsieur en pyjama face à une dame appuyée sur le rebord d'une fenêtre ouverte sur un jardin.

Le texte de *La belle Parleuse* est un montage du livre *Portrait d'une dame*. Vanda Benes a sélectionné un certain nombre de passages qui lui ont permis de constituer le matériau du spectacle.

Toutes les paroles sont vraies mais elles sont « remontées » pour permettre au spectateur d'assister à la journée ordinaire d'un couple de vacanciers.

La saveur du livre est conservée car le montage n'explique pas le mystère de certaines phrases et maintient les coq-à-l'âne provoqués par le décalage entre la brièveté de l'énonciation et la durée, beaucoup plus longue, de l'écriture.

Dans la « vraie vie », la Dame parle (presque) tout le temps mais le Monsieur ne note que quand il peut (ou quand il veut.)

Il y a du vide, du manque dont l'imagination de chacun (acteurs et spectateurs) peut s'emparer.

Comme le livre, sous-titré *Fiction d'après les paroles de Marie-Hélène Dhénin*, le spectacle est une fiction. Une mise en abyme de la fiction d'origine. Dans le spectacle l'Actrice ne peut parler que si l'Écrivain écrit. Elle joue les paroles d'une autre (la Dame-modèle) prononcées en un autre temps et en un autre lieu et noté par le Monsieur-écrivain, lui-même interprété par un acteur-Écrivain...

Et cela provoque, dans le spectacle, quelques moments de suspension étrange : quand l'Écrivain cesse de noter. Alors l'Actrice reste bouche-bée et tente de l'inciter à reprendre son carnet d'un : « Tu n'as plus rien à écrire des fois ? » ou son stylo : « Est-ce que tu peux prendre cet espèce de petit machin-là ? »

Le reste du temps, elle parle leur vie. Car tout repose sur la parole qui constitue le livre, le montage puis le spectacle.

Dans un respect aussi scrupuleux qu'amusé de la règle des trois unités du théâtre classique, la pièce se déroule en un jour (du lever au pique-nique), en un lieu (la scène où se conte la journée), l'action en est unique : une dame parle, un monsieur écrit.

Il ne se « passe » rien, tout est dit.

Et pourtant, on voit du pays : « On est en Égypte, tiens », « Si on allait au sommet de l'île de Batz ! », « J'adore ça, moi, les ports de voyageurs », « C'est vraiment le cimetière marin, ici » etc....

Mais, ce pays, les personnages le traversent depuis une chaise longue et un fauteuil de jardin.

Si l'Écrivain quitte peu son fauteuil, l'Actrice, elle, cabriole sur sa chaise longue, écoute sa musique, chante un peu, fait sa gymnastique, mange son artichaut... et dit qu'elle est fatiguée », « lessivée » « crevée », « morte » !

Le rythme du spectacle repose sur la tension entre le silence et le flux de la parole, entre l'immobilité et la suractivité.

Son comique tient à la drôlerie des phrases prononcées et à la cocasserie des situations jouées par les interprètes.

Son étrangeté est provoquée par le décalage entre un homme en pyjama bleu et chaussons, assis sur un fauteuil et une dame en survêtement blanc, chapeau et cape de pluie rouge, virevoltant sur une chaise longue vert-prairie.

La scénographie et les costumes dessinent l'écart qui existe entre la fiction du livre et celle du théâtre. La musique composée par Paul Gasnier, à la fois douce et déglinguée, met en valeur l'ensemble du projet.

Et les peintures de Matisse traversent le spectacle : il faut deviner où...

Vanda Benes

Les premières représentations

Créé pour trois jardins des Côtes d'Armor (Les « jardins remarquables » du Botrain à Mûr de Bretagne et de Kestellic à Plouguiel, le Rhodogîte du Goëlle à Pludual), le spectacle adapte à chaque nouveau site ses conditions de représentation.

L'acoustique du lieu, le décor naturel, l'installation de la scénographie et celle du public nécessitent de toujours repenser le spectacle.

Les acteurs doivent aussi tenir compte des événements liés à la représentation extérieure : bruits, déplacements...

Aucun inconvénient à tout cela : la « nature » fait partie du projet. La scénographie et les costumes ont été pensés pour servir la réception d'un texte dont l'action se situe toujours dehors.

Si les phrases : « On entend des gargouillis de flotte par ici », « Ce matin, j'ai été réveillée par le vent », « Les pêcheurs nous regardent comme si on était des montagnards », « Il y a plein de chemins qui commencent et qui ne finissent pas » résonne différemment sous un pommier ou devant un bassin, elles proposent surtout au spectateur de donner libre cours à son imagination.

L'interprétation des acteurs ouvre des horizons et ne clôt jamais le sens. Comme dit la Dame : « La nature est pleine de surprise. Plus encore que la culture. Tu ne trouves pas ? »

Les prochaines représentations

La belle Parleuse se donnera aussi dans des lieux clos : appartement, théâtre, bibliothèque... Le texte y sera entendu dans une atmosphère dont le confinement disparaîtra à l'évocation des étendues parcourues par les personnages.

Le Prologue dit :

« Mais va savoir ce qu’c’est : réel ou bien théâtre ?
C’est pas des acteurs, ça, plutôt des acrobates.

C’est un drôle d’endroit, ignifugé maxi.
On voit la lune. Ah non : c’est un lampion qui luit.
Le décor est vraiment très extraordinaire :
En pièces détachées, c’est la forêt entière. »

Dedans ou dehors, avec *La belle Parleuse*, on est toujours au théâtre...



Le texte / le montage

Un extrait du texte original d’Alain Frontier :

Mercredi 27 octobre 1982

08h12 Ils ne sont pas bêtes.
08h13 Cet énorme croissant.
08h14 De la confiture d’orange comme chez les Demarcq.
08h27 Je ne sais pas si j’ai un stylographe.
08h54 L’Hôtel des Bains a grande allure avec sa tourelle.
09h00 Tu vois tous les chats, toi.
09h10 Une espèce de pointe, comme le Groin.
09h11 Il y a plein de chiottes partout mais dégueulasses.
09h15 Il faut voir jusqu’au bout.

09h17 Pourquoi ils sont si gros.
 09h18 T'as plus rien à écrire, des fois ?
 09h19 C'est tout à fait étrange.
 09h20 En principe, on n'a pas le droit de photographier les enceintes militaires.
 09h25 C'est agréable parce qu'il y a plein de chemins et d'escaliers partout.
 09h28 Moi, j'aime pas les blockhaus.
 09h34 Tout ensanglanté.
 09h40 Sois prudent !
 09h47 Tiens voilà une dame qui fait partie de l'aquarium.
 09h52 Il n'y a pas que des hommes là-dedans.
 09h54 C'est quand même autrement souriant qu'hier soir.
 09h59 Il y a plein de petites rues à prendre.
 10h16 Tu es mignon.
 10h19 Excuse-moi, mais je suis une femme très encombrée.
 10h27 « Sortie ». Sortons.
 10h28 Je n'ai pas vu quand étaient les levées.
 10h31 Le soir, quand il fera noir, on ira acheter des cartes postales par ici, ça nous occupera intelligemment.
 10h36 Je suis flagada, écoute ! On a pourtant bien mangé ce matin.
 10h43 Tu es vraiment excessif.
 10h44 Ce qui est extraordinaire, c'est qu'il y a la mer.
 10h46 Tu ne risques pas de ne pas savoir ce qu'il faut faire.
 10h47 Il faudra que tu t'assoies sur une de ces trois chaises.
 10h55 Théoriquement, on n'a pas le droit de regarder.
 10h58 Parfois on voit des ports en démolition, parfois on voit des marins en action.
 10h59 Il y a un cuistot là-bas.
 11h08 Je suis bien rouge et bien blanche.
 11h19 J'espère qu'il n'y a pas de munitions dissimulées dans les herbes.
 11h26 Ah ! Nous voilà dans la zone portuaire.
 11h27 Je me laisse aller parfois à photographier autre chose que toi.
 11h29 Hier, on avait envie de monter, c'est chose faite.
 11h45 C'est bien parce qu'on voit l'heure d'ici.
 11h47 Ce bateau a l'air d'un jouet.
 11h49 Oh là ! Tu entends ce bruit.
 11h50 C'est là que tu serais mouillé, mais enfin je ne vais pas te demander ça.
 12h11 C'est prodigieux ce machin, ce tableau.
 12h19 On va manger du poisson.
 12h21 Il y a de l'eau partout maintenant.
 12h31 J'ai faim.
 12h34 Chacun son petit pot de beurre, comme le petit chaperon rouge.
 12h41 Il a épousé une actrice.
 12h47 Je te donne mes pincés.
 12h55 Je crois qu'il faut avoir un petit nez pour avoir un chapeau.
 12h56 Tout le monde mange des moules ou des huîtres, éventuellement.
 12h58 Ils ralentissent quand ils arrivent dans le goulet.
 13h12 je n'ose pas te prendre le bout, ça ne se fait pas.
 13h13 Ce gâteau au chocolat est grandiose.

13h24 Tu veux un peu d'eau ?
13h25 Le bleu, regarde comme il est bien peint.
13h28 Ça a de l'allure, un bateau. C'est bien de flotter.
13h30 De la musique ? Non pas. Pas du tout.
13h35 On a encore une longue après-midi devant nous.
14h09 Je ne te tapote pas, je remets ton sac qui est mal mis.
14h12 J'ai pas tellement la flemme d'en faire, j'ai la flemme d'en tirer.
14h16 La mer est argentée.
14h21 Ce boucan que ça fait, la mer, quand même !
14h28 Je crois que je vais me déshabiller.
14h33 Pousse-toi d'un pas. Encore. Encore.
14h36 C'est loin d'être évident pour une dame.
14h38 Je ne vois pas de solution. Surtout avec ce pull-over rouge. À moins que je me dégonfle pas ? Non, c'est pas possible.
14h40 Merde ! J'ai froid, par ici.
15h04 Si tu veux faire exactement le même travail que ce matin, tu me rendras bien service.
15h06 On pourrait vraiment croire que tu écris sur ton carnet alors qu'il n'en est rien.
15h11 je n'ai pas de réflexivité sur les phrases que je prononce, voilà tout.
15h57 Continue. Parce que je ne prends pas toujours.
15h59 Tu as la joie de la lumière et puis tu ne crèves pas.
16h06 Jusqu'ouù allons-nous ?
16h32 Il faudrait que je me décide un bon coup à me taire, mais je n'y arrive pas. Dans le fond, j'aime parler.

Des extraits du texte du spectacle :

Début du Prologue :

Oui, je vais donc me taire : assez pour aujourd'hui.
Laisse ton calepin – tu as assez écrit.
Peut-être y aura-t-il des bouts de trucs en trop.
J'ai presque le vertige ! Ah, j'ai le vertigo !

Je sais plus où j'en suis et je m'y perds un peu.
Ah zut, zut et rezut, c'est casse-pieds, mon Dieu !
De tête ou bien de peau j'aimerais bien changer.
Je ne peux pas toujours avoir l'air spontané.

Pour l'instant rien à voir. Convient que l'on voit peu.
C'est surtout au début que l'ennui vous démange.
Ah, nous voilà lancés en aventure étrange
En ce dix-neuf novembre, en l'an quatre vingt deux.

Extrait du « Réveil »:

Je ne suis pas en forme, mais pas du tout.
Tais-toi un petit peu. Laisse-moi me réveiller.
Tu as toujours une espèce de râle qui m'empêche littéralement de dormir.
Je dors très bien entre 7 heures et 9 heures et demie.
Ce col de pyjama n'est pas très net.
Je n'arrive pas à me réveiller ce matin.
Ce que c'est agréable de dormir ! Dans le fond, c'est la seule chose que j'aime vraiment, comme toi fumer.
J'ai connu la brique, la bouillotte, la couverture chauffante.
Ah ! qu'est-ce que c'est pénible de se réveiller !
Ça me colle de partout.
Je suis dans un état semi-léthargique extrêmement désagréable.
Je ne suis pas très bien dans ma petite peau.
On va se lever, faire mine que c'est l'heure.
C'est une vraie porcherie, cette chambre.
On a dû passer au milieu de tout ça.
C'est à peine assez large, hein ?
Écoute, tu exagères : tu dors autant que moi.
Faut que je me lève maintenant.



Extrait de la « Balade » :

Ça se fait en grand silence, cette montée.
Cette gueule qu'il se paye !
J'ai dû lui foutre la trouille avec mon déclencheur.
Je vais quand même pas marcher sur ce truc branlant.
Ce petit élastique de rien du tout est finalement très utile.
J'aime bien parce qu'en dessous il y a écrit : « plongée »...
Ce qui est terrifiant dans le vertige, c'est que je ne sais pas où regarder.
Comment reprendre mes esprits ?
J'ai beau me tenir à la rampe...
Ta technique est bien plus efficace que la mienne.
Ça bouge tout le temps cette saloperie.
J'en suis réduite à presque rien.
J'arrête là.
Tu me tiens ?
C'est satisfaisant d'être allé en haut, non ?
Ai-je l'air d'une belle figure de proue ?
Oui, je croyais que c'était la mer, mais non.
Je vais faire une photo de plaisir.

Tu te sens capable de repartir ?
S'il pleut, on ira voir les trous de Saint-Brieuc.
Avec toi, ça prend toujours des proportions extravagantes.
Tu es d'une misogynie qui dépasse tout ce qu'on peut imaginer ! Et je supporte ça !...
Tu te rends compte de ce qu'elle a monté pendant qu'on mangeait ?
Je suis à peu près sûre qu'il ne pleut pas. C'est de l'humidité qui tombe, ce n'est pas pareil.
Regarde si on voit bien Dieu.
Ça vaut le déplacement.
Tu as vu comme il pleut, obliquement ?
Ah ! C'est beau, ça, on dirait une de mes photo.
On ne va pas rester toute notre vie ici !
Arrête d'écrire, je suis fatiguée pour toi !
Il faut bien que je supporte, pour la postérité.
Tu te prends pour un barde ?
Oui, c'est à la fois très plaisant, cette pluie, et un peu ennuyeux.
Ton carnet va être trempé.
Tu envisages de rester là ?
On a beau dire que Dieu n'existe pas et tout le tralala...
L'existence des fonds marins, par exemple. D'où sortent-ils ceux-là ?
Qu'est-ce que tu écris ?
Ne sois pas constamment grossier !
Dégueulasse, tout ça, dégueulasse.
Je ne suis pas du tout despotique.
C'est toi qui est despotique, bordel !

Je n'ai pas de réflexivité sur les phrases que je prononce, voilà tout.
Je serais seule et je le rencontrerais, j'aurais une de ces trouilles !
On ne fesse pas les artistes !
Quelle vie ! Et on appelle ça des vacances !
Enfin, il ne va quand même pas faire ce temps-là pendant huit jours ?

Extrait de l'épilogue :

Avoir des idées, oui ! oui ! – mais écrire ?
Que de mots ici mais pour ne rien dire !
Il faut l'avouer : j'ai causé beaucoup.
Tu as tout noté ? On arrive au bout ?

Tout ce que j'ai dit aujourd'hui, c'est fou !
Mots en vrac c'est mieux qu'aucun mot du tout.
Mais je ne peux pas tout dire à ta place.
Je crois que je vais arrêter, ça lasse.

Tu n'écoutes pas, d'ailleurs, on dirait.
Je vais te priver de phrases, ça y est.
La fin est toujours un peu lente, oui.
J'ai tout commencé, mais j'ai rien fini.

Un rien nous amuse : on s'est bien poilés.
Les paroles vont bientôt s'effacer.
Tu n'as pas fini ? T'écris plus ? T'es mort ?
Ah, voilà les eaux saumâtres du port.

Et c'est la fin du spectacle... comme du livre.



L'équipe artistique de L'Association *La belle Inutile* participant à *La belle Parleuse* :

Vanda Benes, adaptation, scénographie, mise en scène, interprétation.

Est née à Paris en 1968. Elle y reçoit une formation de comédienne auprès de Jean Davy, Jean Périmony, Claude Evrard, François Beaulieu, Madeleine Marion tout en poursuivant des études de Lettres, de théâtre et de danse.

Elle a joué sous la direction de Junji Fuseya, Marc-Henri Boisse, Joël Dragutin, Guy-Pierre Couleau, Benoît Resillot.

On peut également l'entendre sur l'antenne de France-Culture où elle interprète des fictions radiophoniques (certaines données en direct et en public, comme *Le Vol au-dessus de l'océan et autres pièces* de Brecht dans une réalisation de Michel Sidoroff au Festival d'Avignon), et aussi à des émissions (*Multipistes*, avec Laurence Millet et Arnaud Laporte, *l'Atelier de Création Radiophonique*, *Surpris par la nuit*, *Poésie sur parole* et.)

Elle prête sa voix à des films documentaires, des installations sonores (*104 slogans pour le CentQuatre*, à Paris, avec Christian Prigent, *L'Architecture du Paradis* aux USA et *Le Trésor des Niebelungen* en Allemagne, avec Thierry Fournier ; *Les Cris de Paris*, avec Christian Zanési, *Par la fenêtre de c'que j'aime*, à la Station VasteMonde, avec Hélène Magne etc.)

Au cinéma, elle joue sous les directions d'Eric Rochant, Philippe Harel, Tonie Marshall, Ginette Lavigne.

Associée pendant quatre ans à La Passerelle, scène nationale de Saint-Brieuc, elle y crée son premier spectacle, *AranMor* d'après le *Journal des Iles Aran* de John Millington Synge. Elle participe à la vie du théâtre en proposant de découvrir les œuvres théâtrales de chaque saison au travers d'ateliers de pratique, de mise en voix, de mise en jeux. Titulaire du C.A. d'art dramatique, elle intervient également dans les classes du Conservatoire de Saint-Brieuc, à l'IUFM et met régulièrement en scène, dans ses ateliers, des œuvres originales, inspirées ou adaptées des textes programmés (*Cette petite Main-là* puis *Le Naufrage* d'après Shakespeare, *Théâtre d'Archives* d'après des documents de la Seconde Guerre Mondiale, *Voyage d'une femme au Spitzberg* à l'occasion de l'Année Polaire Internationale...)

En 2009, elle réunit six interprètes non-professionnelles et commencent à explorer avec elles le livre d'Alain Frontier « Portrait d'une dame » qu'elles donnent en lecture-spectacle dans les Côtes d'Armor.

A San Diego (USA), Osaka (Japon), Bruxelles, Berlin, Paris, Marseille, Bordeaux, Montpellier, Saint-Etienne, Montréal, Arras, Lille, Calais, et., elle participe à des lectures et performances aux côtés de Christian Prigent.

Son deuxième spectacle, *Peep-Show*, sur un texte de Christian Prigent est actuellement en tournée. Créé à la scène nationale de Saint-Brieuc, il s'est donné en Bretagne, à Marseille, Angoulême, Caen, Paris, Montréal et Tokyo.

Christian Prigent, adaptation et interprétation.

Est né en 1945. Après des séjours à Rome (1978/1980) et à Berlin (1985/1991), il vit à Saint-Brieuc. Il a dirigé de 1969 à 1993 la revue d'avant-garde *TXT* et la collection du même nom. Il a publié, essentiellement chez P.O.L., à Paris, mais aussi chez Christian Bourgois, Cadex, Zulma, une quarantaine d'ouvrages (poésie, fiction, essais

sur la littérature et la peinture) et donne régulièrement, dans le monde entier, des lectures publiques de son travail.

En 2007, il reçoit le Prix Louis Guilloux pour son roman *Demain je meurs* publié chez P.O.L.

« J'ai été le premier éditeur de *Portrait d'une dame*. Aujourd'hui peut-être encore davantage qu'à l'époque (1987), je trouve que c'est un livre extraordinaire, d'une singularité totale. Aussi formellement radical (donc étrange) qu'absolument banal dans ses contenus (donc familier). Porter à la scène dans un mouvement polyphonique discret cette étrangeté et cette familiarité indissolubles me semble un enjeu passionnant : pour le texte lui-même, pour le dispositif qu'il implique, pour la cocasserie des situations que suscite la succession apparemment incohérente des "paroles" prononcées. »

Paul Gasnier, musique.

Après un rapide apprentissage du violon au conservatoire du Havre en 1972, il parcourt, en autodidacte, le répertoire des musiques traditionnelles bretonnes et irlandaises et participe à diverses formations qui le conduisent en 1983 en Yougoslavie puis en Chine.

A cette période, il collabore déjà avec Philippe Marlu, au sein du groupe inclassable Zephirus Gravelin et travaille actuellement sur le troisième album du chanteur.

En parallèle, il étudie l'électronique et se passionne pour tout ce qui touche à la reproduction sonore. Adeptes du « do it yourself », il construit de nombreux prototypes d'enceintes, quelques amplis etc. et s'équipe petit à petit d'un home studio lui permettant d'aborder la composition.

A la scène nationale de Saint-Brieuc, il collabore avec les chorégraphes Emmanuelle Vo-Dhin, Andreas Schmid & Nathalie Pernette, Marie Lenfant, le metteur en scène Didier Guyon (Fiat Lux), la compagnie du Théâtre à Bretelles, pour lesquels il conçoit et réalise des dispositifs sonores et musicaux.

En 2006, il accompagne Vanda Benes sur sa première création, *AranMor*, en créant avec son violon, l'univers sonore de cette pièce.

En 2010, il crée l'univers sonore de *Peep-Show*, la deuxième création de Vanda Benes, cette fois à la guitare électrique.

Alain Frontier, auteur.

« Difficile de présenter Alain Frontier à cause de ses métamorphoses zéligiennes (cf. "Zélig" de Woody Allen) mais on doit mentionner son érudition, sa gentillesse démesurée et sa lucidité drolatique bien que torturante. »

Pierre Le Pillouër, sitaudis.fr

Poète et grammairien né en 1937 dans la banlieue parisienne. Il vit actuellement près de Melun.

De 1969 à 1986, il a dirigé avec la photographe Marie-Hélène Dhénin la revue "Tartalacrème".

Depuis 1992, il dirige pour le compte des éditions Belin, la collection "Sujets", dans laquelle il a lui-même publié deux essais : *La poésie*, en 1992, et *La grammaire du français*, en 1997.

Il a principalement publié par ailleurs *Chroniques meldeuses* (Cheval d'attaque, 1974), *Une prison* (Ibid), *Le voyage ordinaire*, avec la collaboration photographique de Marie-Hélène Dhénin (Ibid), *Manipulation(s)*, avec la collaboration photographique de Marie-Hélène Dhénin (Ibid), *Portrait d'une dame*, *Fiction d'après les paroles de Marie-Hélène Dhénin*, (édition Al Dante, 2005), *N'être pas (poèmes logiques)*, accompagné de 28 portraits du poète sur son tabouret par Marie-Hélène Dhénin (Besançon, La maison chauffante, juin 2009.)

Marie-Hélène Dhénin est la « dame » du *Portrait d'une dame*. Elle est aussi photographe.



A propos du livre d'Alain Frontier :
Entretien entre Alain Frontier et Pierre Le Pilloüer.
(A retrouver sur le site sitaudis.fr)

P.L.P. — Comment est née l'idée de ce *Portrait* ?

A.F. — Par hasard... Marie-Hélène était alors fatiguée. Elle répétait à tout moment : ah ! Que je suis fatiguée ! Ou quelque chose de ce style. Je me suis demandé soudain... j'ai un peu honte d'avouer une chose pareille... je me suis demandé si la phrase qui exprimait cette fatigue, bien réelle au demeurant, était toujours la même. Je l'ai donc guettée au passage, puis notée sur le premier bout de papier qui m'était tombé sous la main. Ce fut pour moi une révélation ! Non seulement la phrase était à chaque fois différente, mais chaque parole, une fois écrite (telle pourtant exactement qu'elle avait été prononcée), acquérait aussitôt, comment dire ? Une existence tout à fait extraordinaire, et une très grande beauté. Tu comprends, soudain je voyais la phrase, au lieu que, jusque là, les paroles que Marie-Hélène prononçait devant moi se fondaient aussitôt dans l'air ambiant pour disparaître à jamais, au profit de leur seule signification. C'était cette signification que j'enregistrais jusqu'alors, non la phrase qui la portait — les mots et le réseau complexe des relations grammaticales qui unissent les éléments de la phrase apparemment la plus simple.

P.L.P. — Quel rôle joue le minutage ?

A.F. — La dame dit ce qu'elle a à dire, comme elle le fait habituellement ; l'écrivain (moi) se borne à écouter puis à noter sur son carnet le plus fidèlement possible la phrase qu'il vient d'entendre, suivie, entre parenthèses, de l'indication précise de l'heure (à la minute près.) La date et l'heure font partie du constat : tel jour, à telle heure, la dame a prononcé telle parole. Aucune exception, aucune tricherie (sinon l'expérience n'est pas intéressante). Les phrases, écrites à la hâte sur mon carnet, étaient ensuite dactylographiées (à l'époque, il n'y avait pas d'ordinateurs), les unes à la suite des autres. L'indication des heures et des minutes précède chacune des paroles (alors qu'elle était, sur le moment, indiquée entre parenthèses après elle.) Leur succession sur une colonne matérialise le temps qui passe. Quant à l'effet, je n'avais pas à le chercher, puisqu'il était déjà là. Toute phrase prononcée par le modèle avait bien sûr un effet sur moi. Sinon, je ne l'aurais pas notée (à peine l'aurais-je même entendue). La succession des phrases sur la page produit à son tour un effet, d'un autre ordre. Cet effet était imprévisible. Il n'était en tout cas prévu ni par la dame qui parlait, ni par l'écrivain qui la notait.

P.L.P. — Qu'en est-il de l'effet de censure ? Peux-tu nous livrer une citation interdite ?

A.F. — La question de savoir si Marie-Hélène, lorsqu'elle parle, se censure ou non ne regarde qu'elle. D'une manière plus générale, elle n'a pas à répondre des paroles qu'elle a prononcées, puisqu'elle les a prononcées en privé. Ce n'est pas elle qui a pris la décision de les publier. Donc ta question ne peut concerner que le cadrage effectué par l'écrivain à chaque fois qu'il décide de noter une parole. Ce cadrage, cette décision, ce choix arbitraire est fait sur le moment et de façon définitive. Si la

parole n'est pas notée immédiatement après avoir été entendue, elle se perd. Une fois notée, elle ne sera jamais ni modifiée ni supprimée, elle sera recopiée (dactylographiée, saisie sur ordinateur, publiée) telle quelle. L'écrivain agit ici comme un photographe qui aurait décidé une fois pour toutes de montrer toutes les photographies qu'il a prises, et dans l'ordre dans lequel il les a prises.

Je suis loin d'avoir noté tout ce qu'a dit mon modèle. Un certain nombre de conditions doivent en effet être réunies pour que cet exercice de dictée soit possible. D'abord il faut que je puisse matériellement entendre les paroles. Tout ce que dit le modèle en dehors de ma présence échappe à sa dictée (par exemple tout ce qu'elle dit dans son lieu de travail). Deuxièmement, il faut que je sois matériellement en mesure d'écrire. Or j'ai besoin d'une main pour tenir le carnet et d'une autre pour tenir le stylo. Si mes deux mains sont prises à autre chose, impossible d'écrire. Imagine que, lors d'une randonnée en montagne, Marie-Hélène, prise de vertige, perde l'équilibre au risque de s'abîmer dans un ravin (c'est arrivé deux ou trois fois) et m'appelle au secours ; de deux choses l'une : ou bien je lui tends une main secourable, ou bien je sors mon carnet de ma poche pour noter la phrase intéressante qu'elle est en train de prononcer. Il m'est arrivé d'essayer de faire les deux en même temps, mais ce n'est pas facile... Il faut troisièmement être intellectuellement ou psychologiquement capable de le faire. Écrire demande un certain recul, un certain détachement par rapport aux circonstances, qui ne sont pas toujours possibles. Imagine un accès de mauvaise humeur et que l'écrivain et son modèle se disputent (cela arrive aux couples les plus unis...), le jeu ne peut que s'interrompre. Au lieu de noter les paroles, l'écrivain y répond. Il faut enfin que l'écrivain n'oublie pas son projet et qu'il ait envie de travailler...

P.L.P. — Comment s'est prise la décision de l'arrêt dans les eaux saumâtres du port ? Le livre n'eût-il pas été encore plus passionnant si déroulé sur une durée de vingt ans ? (La mort au travail dans les paroles.)

A.F. — J'ai longuement hésité. Valère Novarina aussi était d'avis qu'il fallait poursuivre l'expérience pendant une vingtaine d'années pour étudier l'effet du vieillissement. Or l'exercice qui consistait à noter au jour le jour les paroles de mon modèle (et le mode de vie que cela impliquait) m'investissait entièrement, au point de me rendre impossible tout autre projet d'écriture. J'ai finalement décidé d'y mettre fin. Ce ne fut pas facile. Je me suis dit : je vais arrêter, la chose est décidée. Alors j'ai guetté la phrase qui serait la dernière et qui me semblerait conclure dignement l'ouvrage. Nous étions en vacance à Granville. Nous suivions le chemin qui descend de la pointe du Roc vers la mer. Lorsque nous sommes arrivés en bas, Marie-Hélène a dit (il était 11 heures 01) : « Ah ! Voilà les eaux saumâtres du port. » J'ai aussitôt sorti mon carnet de ma poche et j'ai noté la phrase. Ce fut la dernière. J'étais assez bouleversé...

Les besoins techniques de la représentation :

Le projet engage deux interprètes.

Il nécessite (éventuellement) une régie lumière afin d'éclairer l'espace de jeu.

Espace minimum 5mx3m.

Le spectacle peut se jouer en extérieur comme en intérieur.

Le projet peut évoluer selon les lieux proposés et les relais envisagés. Il a été créé pour trois jardins bretons et adapté à chaque représentation.

Les photos sont de Micheline Le Garlandezec, Vanda Benes, Paul Gasnier, Roland Prigent.

Production du spectacle *La belle Parleuse* :

Association *La belle Inutile*, grâce à une commande du Conseil Général des Côtes d'Armor pour les « Scènes d'Automne au jardin ».

Ce spectacle est soutenu par le Centre Culturel de La Ville Robert à Pordic dans le cadre du dispositif « Attention Travaux ! ».

En 2012, il sera recréé à l'IMEC (Institut pour la Mémoire de l'Édition Contemporaine) lors d'une résidence, en présence de l'auteur.

Création les 30, 31 octobre et 1^{er} novembre 2011 dans les Côtes d'Armor.

Contact : Vanda Benes / 00 33 (0)6 83 59 68 88 / contact@labelleinutile.fr /

La belle Inutile est une association Loi 1901 installée à la Station VasteMonde à Saint-Brieuc (22).

Sa Présidente est Roselyne Le Calvez, Sa Trésorière, Myriam Rio, Son Secrétaire, Jacques Demarcq, Sa Trésorière-adjointe, Camille La Jannou, Son Vice-Président Mathias Pérez.

Le livre d'Alain Frontier a donné lieu à une première adaptation intitulée, comme le livre, *Portrait d'une dame*. Les interprètes (non professionnelles) proposent une « mise en voix » collective de l'ouvrage. La scénographie se réinvente à chaque fois selon les divers lieux investis par le spectacle (chapelle, salon, jardin, théâtre etc.). Au fil des répétitions et de l'expérience des représentations, le « Portrait » se dessine, toujours renouvelé. Cette lecture spectacle a été représentée dans les Côtes d'Armor à six reprises depuis juin 2010.

Les interprètes en sont Catherine Goument, Roselyne Le Calvez, Monique Le Gall, Laurence Pearce, Myriam Rio et Tiphaine Wosak.

L'Association *La belle Inutile* est subventionnée par le Conseil Général des Côtes d'Armor et soutenue par la Ville de Saint-Brieuc.

www.labelleinutile.fr